

# LA BANQUE DE TEMPS

→ YVES BOISVERT

Une journée parfaite, un jour de novembre, c'est un luxe. Un jour de marathon, c'est un signe... Signe de quoi? De record, voyons. Je vogue de record en record à chaque marathon. Trois marathons, trois records personnels. Oui, madame, même au premier.

J'ai évité les quatre heures de quelques secondes la première fois à Montréal en 2009; l'année suivante, à Ottawa, j'ai retranché 12 minutes; et en 2011, à Mississauga, 15 autres minutes. Je « valais » désormais 3 h 34!

Et ça, au mois de mai... Donc, en novembre, avec un bon entraînement, je pouvais peut-être espérer faire 3 h 29 à Philadelphie et me rapprocher de Boston. (Quand tu passes par Mississauga et Philadelphie pour aller à Boston, tu sais que ton aventure n'est pas assise sur des fondements rationnels.) Je suis donc là avec mon ambition, mes temps en banque, mes gants et quelques tremblements de circonstance. Il y a le Musée d'art, la statue de Rocky derrière, l'hôtel de ville devant, et plein de minutes à aller grappiller. Je pars sur un rythme de 5 min/km, en me disant que j'allais voir... Mais ce n'est pas ce que j'ai fait. J'ai gardé obstinément l'allure, et quand, à la mi-parcours, j'ai vu que j'étais à 5 min 1 s, j'ai poussé un peu plus pour descendre à 4 min 59 s...

Eh, j'avais trois marathons d'expérience, je ne craignais plus les murs, je savais, quoi!

Je me suis retrouvé côte à côte avec un gars roulant au même rythme. Ça crée des liens... Tu vises quoi? 3 h 30, que je dis. Moi aussi! (Il avait l'air très étonné, comme si un incroyable hasard avait placé à côté de lui quelqu'un courant à la même vitesse et ayant les mêmes objectifs de temps!)

On court ensemble? L'offre semblait honnête. Pourquoi pas?

Au bout de 500 m, je l'ai laissé filer en le saluant. Trop vite.

Ah, merde, je perds des secondes. Je me mets à pousser. Me retrouve à 5 min 1 s. Nouveau compagnon. Vise lui aussi 3 h 30. Quelle originalité... On commence à courir ensemble.


C'est là que j'ai décroché complètement. On était au 26<sup>e</sup> km. Mes jambes n'avançaient plus. Or, je le précise pour ceux qui n'auraient jamais couru de marathon, c'est très important les jambes, surtout après le 26<sup>e</sup>.

Ben là, j'en n'avais plus. J'ai vérifié, en forçant un dernier coup pour accélérer: rien. J'allais à 5 min 45 s... J'ai demandé en vain autour de moi: z'auriez pas vu des jambes traîner?

Voilà l'histoire classique du gars qui se prend pour un vétéran et qui se plante. L'histoire d'un gars qui a arrêté d'avoir peur. Je veux dire: peur de partir trop vite – j'ai toujours un peu peur de mourir avant un marathon, quand même.

Mais je vous l'ai dit, il faisait un temps sublime dans cette ville qui n'est pas sans charme. J'ai joggé jusqu'à la fin sans me battre avec les secondes. J'ai tout de même fini devant le gars qui courait en jonglant avec trois balles – un reste d'orgueil.

Je n'ai plus pensé au temps perdu (j'ai raté l'objectif de 17 min). J'ai goûté au temps qu'il faisait. Et j'ai laissé filer le temps perdu sous mes pas sans amertume. J'ai pris des notes.

On ne le met pas en banque pour un retrait éventuel, le temps de course. Il est toujours à conquérir. 

© Yves Boisvert est chroniqueur au quotidien La Presse.